
Des corps frontières

Bodies frontiers

Pierre-Olivier Dittmar et Frédéric Joulian

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/tc/6967>

DOI : 10.4000/tc.6967

ISBN : 1952-420X

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 19 juin 2013

Pagination : 6-13

ISBN : 978-2-7351-1637-9

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Pierre-Olivier Dittmar et Frédéric Joulian, « Des corps frontières », *Techniques & Culture* [En ligne], 60 | 2013, mis en ligne le 19 juin 2016, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/6967> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.6967>



© 2010 Warner Bros. - Au-delà - Clint Eastwood

Frédéric Jouliau & Pierre-Olivier Dittmar

EHESS, Centre Norbert Elias et EHESS, CRH-GAHOM

Frederic.Jouliau@ehess.fr

Pierre-Olivier.Dittmar@ehess.fr

Techniques & Culture 60, 2013/1 : 6-13

DES CORPS FRONTIÈRES

Le cadavre est objet, s'impose, encombre. Rien n'empêche cependant de l'analyser dans une chaîne d'opérations, d'actions, de traitements physiques et symboliques ; de le prendre à contre-emploi, de lui redonner vie pour mieux saisir ses effets et significations sociales. L'objet semble difficilement accessible, crée un effet de stupéfaction qui fige la pensée. À rebours, ce numéro montre combien le cadavre, parce qu'il est toujours problématique, met en branle les vivants, les oblige à agir, à penser et à se redéfinir.

Nous mourrons tous, nous serons tous des cadavres. Cette universalité va de pair avec l'impressionnante variété de gestes et de représentations qui adviennent dans cette phase cruciale où les corps sont encore présents parmi les vivants. Lors de ces moments clefs et sensibles, le cadavre offre aux chercheurs en sciences humaines un terrain privilégié pour objectiver des hypothèses quant aux conceptions du monde, de la vie, de la personne, de l'au-delà. Ces corps sans vie apparente mettent à jour toute une économie des affects dont nous pouvons suivre les modulations dans le temps et l'espace.

Ce *Thema* témoigne de rencontres inédites d'anthropologues, biologistes, juristes, psychanalystes, sociologues, archéologues, qui, à diverses reprises, ont débattu de cette actualité du cadavre désormais médiatisé et présent sur tous les écrans de la planète, mais aussi de l'uniformisation de plus en plus forte des pratiques que l'on délègue à des professionnels, experts dans le traitement des corps et des affects. Si l'on meurt de moins en moins à la maison et de plus en plus dans des institutions médicales et de soin, les morts sont-ils pour autant mis à distance, euphémisés ? Cette thèse courante d'une

distanciation de la mort ne nous satisfaisait guère en termes explicatifs et les coordonnateurs du *Thema* (Hervé Guy, Agnès Jeanjean, Anne Richier) ont tenu à traiter de façon concrète et illustrée la place faite au cadavre dans nos sociétés ou dans celles du passé.

La mort est parfois soudaine et imprévue. Le cadavre est là, dénué de tout savoir-vivre et doit alors être géré, rapidement administré. Selon les contextes, les cultures, les conceptions religieuses, les différences sont patentes et constituent de quasi-marqueurs culturels.

Un corps qui se dégrade n'a toutefois pas de culture, les processus de transformation (de décomposition en l'occurrence) sont – à milieu comparable – les mêmes. À latitude et climat comparables, en France, aux États-Unis ou en Inde, on observera des processus taphonomiques analogues et l'on pourra alors s'interroger, en technologue et anthropologue, sur l'universalité ou la particularité des conduites culturelles. Sur la base d'un ensemble de contraintes identiques (par exemple l'ordre régulier de décomposition des attaches musculaires), tel ou tel geste ou attitude cognitive, sociale ou culturelle de la part des proches ou des professionnels de la mort, prendra une signification culturelle forte, de celle que l'on adressait autrefois au « mobilier funéraire » ou à l'architecture des tombes.

L'option qui a été préconisée et suivie ici est d'abord pragmatique. Elle naît de la rencontre d'archéologues et d'anthropobiologistes qui mobilisent les découvertes et avancées de l'archéologie funéraire des trente dernières années. Ils dialoguent avec des ethnologues, sociologues et historiens qui ont, en parallèle ou séparément, également exploré cette face peu ostensible du rapport aux morts. Autant les expressions et les représentations de la mort ont fait l'objet de travaux incessants, autant la dissolution de l'humain, dans et par le cadavre, n'a fait l'objet que de peu de recherches, souvent isolées les unes des autres, et souvent finalisées afin de répondre aux questions particulières du thanatologie, de l'archéologue de terrain, du juriste.

Une nouvelle confrontation disciplinaire et une montée en généralité s'imposaient donc. Ce *Thema* est aussi pour partie le fruit d'un colloque organisé à la médiathèque de l'Alcazar de Marseille « Rencontres autour du cadavre » en 2010 (Guy & al. 2012) et de rencontres et séminaires à l'EHESS (Joulian, Jeanjean 2013) qui ont permis d'approfondir différentes questions à propos de sa matérialité, des rapports compliqués entre corps et squelettes (les archéologues travaillent généralement avec des squelettes mais ce sont bien les corps des personnes qui ont été aimés, éprouvés, enterrés ou brûlés qu'ils interrogent à présent) avec les effets proprioceptifs ou symboliques qu'ils peuvent avoir sur les vivants. La question de la dangerosité épidémiologique ou symbolique du cadavre qui peut survenir dans des

Tombe d'Arry avec balles de tennis votives

Cimetière des animaux d'Asnières, construit en 1899, il est le plus ancien de France et témoigne du changement de statut de l'animal domestique dont le cadavre fait désormais l'objet d'un traitement individualisé. Dans le même temps, il acte la séparation des corps humains et animaux dans le cadre naturaliste. Le règlement intérieur interdisant de reproduire le décor des tombes humaines, les sépultures sont l'objet d'une importante créativité formelle à l'exemple de cette tombe pour « Arry », non datée.



© Pierre-Olivier Dittmar

situations extrêmes (accidentelle, épidémique, génocidaire) bouscule les cadres techniques et sensibles de l'action collective (par exemple dans la récupération des corps ou des morceaux de corps en mer par les militaires lors de l'accident du vol Rio-Paris en 2009) mais donne également à penser une hypothèse générale de travail (celle d'un cadavre « déchet »), fil rouge de plusieurs contributions. Cet axe de réflexion fut également abordé dans le cadre du séminaire « Out of culture, la société par ses restes » (Joulian, Jeanjean 2013) en posant la question des exclus de la culture, qu'ils soient animaux, artefacts ou humains. Cette traversée par les objets : excréments, matériaux, végétaux, animaux ou... humains – ces derniers passant alors de sujets (libres et autonomes) à celui d'objets (des choses sans vie apparente) – invite à réviser nos catégories d'entendement et à mêler les savoirs disciplinaires les plus variés pour les éclairer. Reste encore à nous interroger sur nos propres attitudes et émotions face à ces cadavres, « sujets-objets » dont la banalisation actuelle ne cesse de surprendre.

Cadavre et animalité

Si le cadavre s'impose comme un objet anthropologique majeur, c'est bien parce qu'il nous apparaît comme un objet frontière, situé en travers des grandes catégories d'intelligibilité du monde. Il s'agit certes d'un corps de transition, dont le traitement permet le changement de statut d'un individu, depuis la communauté des vivants vers celle des morts, mais cette frontière individuelle de l'humain va de pair avec une frontière plus ontologique. Car, de fait, la dépouille interroge la relation que l'homme entretient avec le monde animal, et l'animalité en général. Objet liminal, corps sans âme entre culture et nature, le cadavre bientôt dévoré par l'animal, fragilise *de facto* la frontière et la hiérarchie que l'homme tente de maintenir vis-à-vis des autres formes de vies.

Dans cette perspective, le christianisme instaure une rupture de taille avec l'invention du cimetière en tant que lieu proprement chrétien et donc humain (Lauwers 2005). La lecture des sources de la pratique prend l'allure d'une longue litanie, réitérant génération après génération, la nécessité de tenir les cimetières clos et d'en interdire l'accès aux chiens, aux porcs et plus généralement aux animaux susceptibles de fouir la terre. Un désir de garder les corps à distance des dents animales est très difficile à appliquer dans la mesure où le cimetière est, jusqu'au XVIII^e siècle au

Boabeng-Fiema, Ghana, 2007

En certains lieux, les animaux sont dotés d'intentionnalités et parfois traités comme des humains. Dans ce bois sacré des singes (colobes et cercopithèques) sont inhumés; ils sont parfois génies, ou tout au moins les côtoient, par-delà leur vie terrestre.





© Domaine public

**« Gueule d'enfer
et anges déchus »**

Dans la tradition iconographique chrétienne, les « mauvais morts » sont animalisés. Leur cadavre est abandonné aux bêtes, tandis que leur âme est torturée dans la gueule de l'enfer. Guyard des Moulins, Bible historiale complétée, Paris (entre 1418 et 1420), British Library, ms. Royal 19 D VI, f. 3 (détail)

moins, le centre de la vie sociale, situé au cœur des villages et des villes. Habitation des morts, c'est également un lieu de rencontres et de commerce qui suppose de fait la présence animale.

Le caractère anthropocentrique du traitement chrétien du cadavre est plus frappant encore si l'on considère les pratiques d'inhumation proprement dites. Car la sépulture chrétienne se pense en rupture vis-à-vis des pratiques païennes germaniques ou celtiques, où il n'était pas rare de se faire enterrer avec son chien ou son cheval, comme en témoigne, de façon exceptionnelle, le faste funéraire de Childeric, père de Clovis, inhumé avec 21 chevaux adultes (Dierkens, & al. 2008). En imposant l'inhumation dans une terre réservée à l'homme, le Moyen Âge sépare absolument les corps humains et animaux et fait des pratiques funéraires une avant-garde du naturalisme. Ce travail de distinction est dramatiquement confirmé par le contre-exemple que

constituent « les mauvais morts ». Car l'ultime sanction pour ceux qui ont été sortis de la communauté chrétienne, pour les excommuniés, est de devoir supporter une sépulture animalisée. Ce qu'on a appelé pendant des siècles la « tombe de l'âne » désigne simplement l'absence de sépulture chrétienne et spécifiquement humaine, un enterrement « dans la nature », où le corps se décomposera au milieu des animaux, pendant que l'âme sera dévorée par la gueule de l'enfer.

Le traitement du cadavre est l'un des lieux où se construit précocement l'anthropocentrisme de l'Occident. Bien vite, cette singularité apparaît comme une évidence et ne se redécouvre qu'au contact d'autres cultures. C'est par exemple le cas en 1637, lorsque le jésuite Paul Lejeune évoque ces Indiens d'Amérique qui voulaient faire enterrer leur enfant et ses deux chiens dans un cimetière chrétien : « on leur dit que les Français ne seraient pas bien aises qu'on logea avec eux de si laides bêtes ». Sous la pression de la famille le prêtre accepte que les animaux soient finalement enterrés derrière le mur du cimetière (Baratay 1996).

Ce dernier exemple amène à se poser une ultime question. Existe-il des cadavres d'animaux ? En français contemporain l'expression est paradoxale puisque la langue prolonge le travail de distinction à l'oeuvre dans les pratiques : au cadavre forcément humain et objet d'attentions souvent ritualisées, s'oppose la charogne animale qui n'est soumise qu'à l'exercice d'une décomposition « naturelle ». Derrière cette opposition radicale se cache une foule de situations complexes. Non seulement il existe toute une tradition occidentale de l'enterrement animal dont l'anthropologie historique reste largement à écrire (Santi 1999), mais les animaux eux-mêmes posent la question de l'émergence des pratiques funéraires et du traitement du cadavre par-delà notre espèce, d'un point de vue phylogénétique et comparé. Une interrogation d'autant plus cruciale que les conduites funéraires constituent ou ont constitué un des critères majeurs de distinction de l'humanité par rapport à l'animalité.

Généalogies plurielles

Les témoignages préhistoriques antérieurs à l'homme moderne sont rares mais illustrent des attitudes variées par rapport aux morts : corps déposés dans l'aven de la Sima de los Huesos il y a 350 000 ans par les ancêtres des néanderthaliens associé à un biface de quartzite rouge (Carbonell, Mosquera 2006), plus ancienne offrande funéraire, corps inhumés associés à des restes animaux au Proche-Orient vers - 100 000 ans (Maureille 2008), etc. Ces documents montrent que si l'on pose la question funéraire en terme de corps et de gestes, et non seulement de structures construites ou de mobiliers associés, le champ de référence et d'investigation s'élargit alors considérablement. D'autres espèces animales qu'*Homo sapiens* font montre d'attitudes particulières vis-à-vis de leurs congénères décédés, certains primates bien sûr, mais également des proboscidiens ou des cétacés, en fait, différentes espèces intelligentes et sensibles. Elles permettent de soulever la question de « la mort animale », autrement dit de la mort, du point de vue de l'animal. Par cette expression indéfinie nous entendons les gestes et attitudes témoignant d'une attention soutenue et durable aux congénères disparus. Ces comportements particuliers (regroupements, cris, touchers, grooming, transports, ...) sont parfois durables (quelques heures, quelques jours mais parfois aussi plusieurs mois ou années) inscrivant ces collectifs de chimpanzés ou d'éléphants dans des temporalités bien plus longues que nous ne les imaginions. Existe-t-il pour autant la possibilité d'attribuer une signification sociale et culturelle à ces comportements ? Rien ne permet vraiment de le montrer encore mais il semble possible, sur la base d'exemples récents et bien documentés, de poser un cadre opératoire d'analyse dans lequel apprécier ces comportements exceptionnels (Joulian 2012). Résumons ces conditions cognitives et comportementales : la capacité à catégoriser (à concevoir une distinction entre des objets vivants et amorphes, matériels et fictifs notamment), la conscience réfléchie (qui permet de se penser ou de penser autrui dans des causalités et temporalités distinctes du contexte), penser l'action et les relations en dehors de la stricte fonctionnalité ou matérialité, pouvoir attribuer



© Dora Biro, Primate Research Institute, Kyoto

Bossou, Guinée, 2008

La femelle chimpanzé Jire, porte sur son dos la dépouille momifiée de son enfant Jimato durant 68 jours.

Amboseli, Kenya, 2010

Éléphants explorant les crânes de leurs congénères de façon significativement plus marquée que ceux des buffles et rhinocéros.



© McComb, Baker, Moss

des intentions à autrui, mais aussi partager avec ses congénères des affects (empathie ou tristesse par exemple) au-delà de l'instant présent. Un certain nombre d'observations faites en milieu naturel illustrent depuis quelques années de telles qualités chez les chimpanzés en captivité (Anderson, Gillies, Lock 2008) ou dans la nature, par exemple à Taï en Côte d'Ivoire (Boesch & Boesch-Achermann 2000) ou à Bossou en Guinée (Biro & al. 2008) où les primatologues ont pu observer une chimpanzé conserver le corps quasi momifié de son petit durant plus de deux mois. Les éléphants qui inspectent et explorent les crânes et défenses de leurs congénères de façon réitérée et durant de longues périodes (McComb, Baker, Moss 2005) témoignent aussi de telles tendances.

Chez différentes espèces de cétacés, les dauphins en particulier, en Grèce et au Japon, des comportements d'entraide mais aussi des mouvements coordonnés effectués par les animaux après la disparition de leurs petits (Bearzi, G. 2007 ; Dudzinsky, Sakai & al. 2003) sont parfois observés. Ces différentes attitudes s'observent chez des espèces évoluées. Elles illustrent les liaisons étroites entre capacités cognitives supérieures, affects, socialités complexes et existences de traditions. S'il est acquis que le souci des morts ne doit (et ne peut) être érigé en propre de l'homme, il convient également de ne pas réduire la diversité des pratiques mortuaires animales à un équivalent incomplet des rituels humains.

Jusqu'où le cadavre est-il l'expression, la matérialisation, de la mort ? Comment cela peut-il se traduire d'un point de vue phénoménologique ? Avec et sans langage ? Comment objectiver ou représenter la mort ? L'anthropologue, comme l'historien ou le philosophe, peine à répondre à ce type de questions qui nous ont invité ici à porter un regard décalé, du côté des non-humains, des percepts, des gestes et pratiques, mais aussi du côté de l'histoire des variations sociales et culturelles. Entre variations culturelles et symboliques fines et structures comportementales profondes, ce *Thema* vise en définitive à interroger et dépasser l'idéalité et l'immatérialité de la mort, via le cadavre.

Outre ce *Thema* et un *Curiosa* où nous interviewons un des protagonistes les plus influents de l'anthropologie de terrain en France, Henri Duday, et avec lequel nous retraçons cette histoire de l'arrivée du cadavre en archéologie, le lecteur trouvera une série de travaux ethno-photographiques menés par des étudiants de l'EHESS en 2009 sur la mort (<http://centre-norbert-elias.ehess.fr/index.php?682>) et l'évocation du travail d'un plasticien sur un nouveau dispositif funéraire aérien.

Deux articles en *Varia* complètent ce volume, l'un porte sur une réflexion originale sur la place du dessin dans l'enquête ethnographique au Vanuatu (Maëlle Calandra), l'autre sur les pratiques potières et les relations étroites entre les acheteurs et les façons de fabriquer les objets en Éthiopie (Morie Kaneko).

Photo d'ouverture : *Corps presque mort*. Le dualisme invite à la séparation de l'âme et du corps et à toutes sortes de croyances et viatiques entre les deux, ici au moment d'une scène inaugurale du film *Au-delà* (2010) de Clint Eastwood où le personnage incarné par Cécile de France s'échappe hors de son corps pour le réintégrer peu après, revenant à la vie et s'interrogeant tout au long de l'histoire sur l'au-delà et sur les façons de communiquer avec les défunts (© 2010 Warner Bros).

Photo d'ouverture du Théma : Corps superposés et réduction. Cimetière des Quinze-Vingt, Cour Marly du Louvre, fouilles de 1990, direction F. Jouliau.

POUR CITER CET ARTICLE

Jouliau, F. & Dittmar, P.-O. 2013 Des Corps frontières, in Guy, H. Jeanjean, A. & Richier, A. Le Cadavre en procès, *Techniques&Culture* 60: 6-13.

RÉFÉRENCES

- Anderson, J. R., Gillies, A. & Lock, L. C. 2010 Pan thanatology, *Current Biology* 20 (8): 349–351.
- Bearzi, G. 2007 A Mother bottlenose dolphin mourning her dead newborn calf in the Amvrakikos Gulf, Greece, *Tethys news* (Tethys research institute's blog). Consulté le 3 février 2014 < <http://istitutotethys.blogspot.be/2007/08/mother-bottlenose-dolphin-mourning-her.html> >.
- Biro, D., Humle, T. & al. 2010 Chimpanzee mothers at Bossou, Guinea carry the mummified remains of their dead infants, *Current Biology* 20 (8): 351-352.
- Boesch, C., Boesch-Achermann, H. 2000 *The Chimpanzees of the Tai forest. Behavioural ecology and evolution*. Oxford: Oxford University Press.
- Carbonell, E., Mosquera, M. 2006 The Emergence of a symbolic behaviour: the sepulchral pit of Sima de los Huesos, Sierra de Atapuerca, Burgos, Spain, *Comptes Rendus Palevol* 5 (1-2): 155-160.
- Dierkens, A., Le Bec, Cl. & Perrin, P. 2008 Sacrifices animaux et offrandes alimentaires en Gaule mérovingienne. In S. Lepetz et W. V. Andringa (Dir.) *Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine. Rituels et pratiques alimentaires 2*. Paris: Éditions Monique Mergoïl (Archéologie des plantes et des animaux): 279-299.
- Dudzinsky, K.- M., Sakai, M. & al. 2003 Behavioral observations of bottlenose dolphins towards two dead conspecifics, *Aquatic Mammals* 29 (1): 108-116.
- Guy, H., Jeanjean, A., Richier, A., Schmitt, A., Sénépart, I., Weydert, N. (Dir.) 2012 *Rencontre autour du cadavre. Actes du colloque de Marseille*. BMVR 15, 16 et 17 déc. 2010. Saint Germain-en-Laye: Groupe d'anthropologie et d'archéologie funéraire.
- Jouliau, F. 2012 Comparer l'incomparable: des vertus et des limites de la comparaison hommes/primates. In O. Remaud, J.-F. Schaub, I. Thireau (Dir.) *Faire des sciences sociales. Comparer*. Paris: Éditions de l'Ehess: 97-125.
- Jouliau, F., Jeanjean, A. 2013 Out of culture. La société par ses restes. In: *Annuaire de l'EHESS. Comptes rendus des cours et conférences 2011-2012*. Paris: Ehess: 400-402.
- Lauwers, M. 2005 *Naissance du cimetière: Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*. Paris: Aubier (Collection historique).
- Maureille, B. 2008 *Les Premières sépultures*. Paris: Le Pommier.
- McComb, K., Baker, L., Moss, C. 2005 African elephants show high levels of interest in the skulls and ivory of their own species, *Biology Letters* 2: 26-28.